

War Horse : que vaut le spectacle avec ses marionnettes incroyables ?

Adapté d'un roman à succès et mis en images au cinéma par Steven Spielberg en 2011, le spectacle événement War Horse, entre théâtre et comédie musicale, s'installe jusqu'au 29 décembre, à La Seine Musicale, près de Paris.

Après avoir séduit 8 millions de personnes dans le monde, le spectacle événement *War Horse* s'installe jusqu'au 29 décembre à La Seine Musicale, à Boulogne-Billancourt, près de Paris. Adapté d'un roman jeunesse à succès porté à l'écran par Steven Spielberg, l'histoire de ce cheval de guerre est unique en son genre.

Imaginez une scène nue, un écran géant tel une page déchirée suspendue. Des paysages et des dates y sont griffonnées, de simples dessins qui contextualisent l'histoire de *War Horse*, production du prestigieux National Theatre. C'est un peu l'équivalent britannique de la Comédie-Française.

Monté en 2007, le spectacle a été un succès dans plusieurs pays grâce notamment à l'audace de sa mise en scène éthérée. Il n'y a pas un élément fixe. Tous les décors sont mobiles et portés par les comédiens. Les jeux de lumières sont ingénieux. Tout commence dans un petit village du Devon, comté du sud-ouest de l'Angleterre. À l'orée de la Première Guerre mondiale, un adolescent, Albert, s'attache à un cheval, Joey. Il devient son ami, son confident. Une relation fusionnelle brusquement interrompue par la Grande Guerre. Le père d'Albert vend Joey pour quelques billets. Albert n'aura alors qu'une idée en tête : s'enrôler dans l'armée pour retrouver son cheval.

Des animaux plus vrais que nature

Il n'y a pas d'animaux sur scène. *War Horse* fait vivre ses chevaux sur scène grâce à d'immenses marionnettes, des pantins articulés de l'intérieur. C'est bluffant, poétique, inventif. La marionnette de Joey pèse plus de 50 kilos. Elle a nécessité 3 mois de fabrication, conçue à partir de cuir et de rotin. Elle a besoin de trois comédiens pour prendre vie sur scène. Joey hennit, bondit, donne même l'impression que ses yeux bougent alors que pas du tout. On voit les marionnettistes s'agiter mais on les oublie.

"Les marionnettes sont fabriquées à la main, confiées à RTL Gareth Aled, le metteur en scène résident de *War Horse*. Il y a trois marionnettistes qui opèrent dans Joey pour le faire vivre. Le premier s'occupe de la tête, le second du corps et le dernier est derrière. Et tous les trois doivent travailler ensemble, jouer une partition pour convaincre le public que le cheval est vivant. C'est une combinaison de technique et d'émotion. Toutes nos marionnettes "respirent" par exemple. On peut faire bouger les oreilles, la queue, les pattes avant et arrière. On peut suggérer le pas, le trot, le galop. Le cheval évolue dans l'espace. C'est très dynamique."

War Horse mélange le théâtre et la comédie musicale

"Il faut 10 semaines de formation pour devenir marionnettiste, explique Gareth Aled. C'est assez physique comme boulot. Il faut une hygiène de vie, une rigueur de sportif. On a douze personnes qui se relaient sur les différents animaux. Il y a une rotation sur la semaine."

War Horse mélange avec élégance le théâtre et la comédie musicale, plus qu'une histoire de guerre c'est une émouvante fresque sur l'histoire d'amitié entre un homme et un animal. Un hommage aux 8 millions de chevaux morts pendant la Première Guerre mondiale. Et même si c'est joué en anglais (surtitré en français) le spectacle nous emmène sur le front ouest du nord de la France, dans le fracas des bombardements ... 34 comédiens et chanteurs défilent sur scène, vous verrez 23 marionnettes de chevaux, mais aussi de corbeaux, une oie, des hirondelles et même un tank jaillir de nulle part.

.../...

.../...

Que pense Michael Morpurgo, l'auteur du roman *War Horse* paru en 1982, du spectacle ? "Les comédiens sont formidables, le script est remarquable et ces marionnettes tout à fait originales", déclare l'écrivain sur RTL. J'adore cet hymne pour la paix. C'est quelque chose que je n'ai jamais vu dans un théâtre. Tout le monde croit immédiatement aux chevaux. C'est même plus émouvant que si c'était de véritables chevaux." *War Horse* est vraiment un voyage.

par Steven Bellery
(RTL - 29 novembre 2019)

<https://www.rtl.fr>

Michael Morpurgo : "Il faut lire aux enfants les livres qu'on aime"

C'est une histoire qui a traversé les époques sans prendre une ride. Elle fut d'abord un roman pour enfants, *War Horse* (Cheval de guerre, Gallimard Jeunesse), passé quasi inaperçu lors de sa publication en Angleterre en 1982, puis un spectacle à succès, du même nom, créé par le National Theatre de Londres en 2007, et enfin un film réalisé par Steven Spielberg, en 2011, et nommé plusieurs fois aux Oscars. Après avoir conquis huit millions de spectateurs, cette histoire d'amitié entre un cheval, Joey, et son jeune maître, Albert, sur fond de Première Guerre mondiale, est enfin jouée en France, à la Seine musicale. "

Grâce au cheval, le héros, qui vient d'une ferme britannique avant de traverser la Manche et de se faire capturer par les Allemands, je me suis rendu compte que je pouvais raconter l'histoire de la Première Guerre mondiale du point de vue de tout le monde. Cette histoire est universelle ", décrypte Michael Morpurgo, l'auteur de *Cheval de Guerre*, roman traduit dans 45 langues et figurant au programme de l'Éducation nationale. Pour ce prolifique auteur jeunesse (plus de 130 livres), on peut et on doit même parler des sujets difficiles aux enfants. Son dernier album, *La Lettre de mon grand-père*, parle d'écologie, mais aussi d'espoir.

La France est le 13e pays à accueillir le spectacle War Horse, adapté de votre roman Cheval de guerre. Une partie de l'histoire se passe d'ailleurs en France pendant la Première Guerre mondiale. Quel effet cela vous fait-il de le voir joué ici ?

Cela me fait plaisir, d'autant plus que j'ai une partie de ma famille qui vit en France. C'est très important pour moi, oui. Le livre avait d'ailleurs mieux marché en France, lors de sa publication, qu'en Angleterre ! C'est vraiment le spectacle, créé par le National Theatre de Londres en 2007, qui a lancé le livre, là-bas. Quatre ans après, c'est Spielberg qui a vu le spectacle et, immédiatement, il a voulu faire un film dessus. Le livre a alors eu une deuxième vie et a été lu partout dans le monde : merci, Monsieur Spielberg !

Ces chevaux, impressionnants de réalisme, sont en fait d'immenses marionnettes d'acier pesant près de 70 kilos et animées par des hommes. On les entend hennir, on voit leurs oreilles bouger...

Chaque fois que je vois le spectacle, c'est ridicule, mais je pleure ! J'ai beau connaître l'histoire par cœur et les comédiens, je ne peux pas m'en empêcher... On ressent vraiment la souffrance du cheval. Ces marionnettistes sont si doués qu'ils arrivent à créer un cheval qui a l'air réel. On peut voir le cheval respirer ; si on le touche, on le sent vibrer... Ces détails-là sont formidables et permettent de mettre en valeur le lien entre l'animal et nous.

.../...

.../...

Le livre raconte une histoire d'amitié entre un jeune homme et son cheval, mais l'originalité, c'est que le narrateur, ici, est... le cheval !

Ma femme, Clare, adore les chevaux depuis toujours. Un jour, je me souviens de l'avoir observée en train de brosser son cheval. J'ai pu ressentir qu'il y avait comme une sorte d'amour entre elle et l'animal. Il y a 50 ans, ma femme et moi avons monté un projet pour les enfants défavorisés des villes ("Farms for city children"), ils viennent avec leur professeur une semaine à la campagne et travaillent à la ferme. Un jour, nous avons reçu un garçon prénommé Billy. On nous avait dit qu'il ne parlait pas à la suite d'un traumatisme. Un soir, alors qu'il pleuvait et que tous les autres enfants étaient rentrés, j'ai aperçu Billy en tête-à-tête avec un cheval : il avait la main sur son encolure et il était en train de lui... parler ! Il racontait au cheval ce qui s'était passé dans la journée et le cheval restait là, comme s'il sentait que c'était important. Cet enfant n'avait pas parlé à l'école pendant deux ans ! On pouvait voir, entendre même, l'amitié entre ces deux-là. J'ai alors pensé qu'on pouvait écrire un livre où le cheval est au centre de l'histoire.

Est-ce que l'on peut parler de la guerre aux enfants ? Est-ce qu'il faut en parler ?

Oui, il faut. Les enfants, aujourd'hui, avec Internet, les téléphones et les tablettes, ont la possibilité de découvrir facilement le monde des adultes et ses angoisses... Pour moi, en tant que professeur et écrivain, c'est important d'écrire sur la difficulté du monde, pas seulement sur les choses qui marchent bien. Les familles où tout le monde est content, les enfants n'y croient plus... Il y a des guerres en ce moment partout dans le monde, un enfant peut facilement voir une image de quelqu'un qui porte un enfant mort dans les ruines en Syrie, par exemple. Il faut expliquer que la guerre existe et que la guerre a existé, et qu'il y a toute une histoire entre ces guerres. Ce n'est pas pour créer des traumatismes. Dans *Plus jamais Mozart*, qui parle de l'Holocauste, je ne reste pas trop longtemps sur les détails des camps de concentration, mais grâce à cette histoire on peut initier les jeunes à ce sujet.

Vous avez huit petits-enfants, je crois ...

Et je suis arrière-grand-père, une fois ! C'est très important pour moi de raconter en tant que grand-père les choses qui me touchent beaucoup. Nous savons très bien, nous êtres humains, qu'il y a une partie de notre être qui est sauvage, il faut en avoir conscience. Dans tous les contes de fées traditionnels, il y a toujours le blanc et le noir, le bien et le mal.

Tom Ungerer disait : "Il faut traumatiser les enfants", vous êtes d'accord avec lui ?

Non, je ne crois pas. Il faut raconter ce que l'on sent aux enfants. De temps en temps, cela rend les enfants tristes, mais il ne faut pas les traumatiser. Cela peut faire un mal terrible à un enfant. Il faut accepter que dans les vies des familles des enfants, il puisse y avoir des tragédies. Comme prof et conteur, c'est important pour moi de comprendre la sensibilité des jeunes. On peut parler avec eux, les yeux dans les yeux, de choses sérieuses et difficiles. Mais avec sensibilité.

Dans votre dernier livre, *Lettre de mon grand-père*, vous parlez d'un autre sujet difficile à expliquer aux enfants : comment la planète a été abîmée, polluée, détruite en partie par leurs aînés.

Maintenant, le débat est mené par les jeunes dans le monde entier, comme Greta Thunberg, mais aussi par des élèves qui quittent l'école pour aller manifester en faveur du climat. Ce n'est pas dirigé par des adultes. Je pense qu'ils ressentent cela profondément, et ils savent que c'est de la faute des adultes si on en est là. C'est la faute de leurs parents, de leurs grands-parents... Je suis responsable ! Par leurs efforts et leur engagement, on peut trouver des solutions. Il faut écouter les jeunes.

C'est en tant que grand-père que vous est venue l'idée du livre ?

Non, ce livre est inspiré d'un texte intitulé *I wish for you*, que j'avais écrit et que l'acteur Jeremy Irons avait interprété dans un clip vidéo, en 2016. C'est un livre très

.../...

.../...

important pour moi. C'est une lettre d'espoir pour l'avenir, un message pour les enfants, mais aussi pour les adultes. On a fait des choses terribles : il faut arrêter maintenant, avec les avions, les voitures, la vitesse... Ma femme a décidé de ne plus prendre l'avion, et je respecte ce choix.

Ne fait-on pas porter trop de poids à cette génération en lui parlant de réchauffement climatique, de fonte des glaces, de montée des eaux ? C'est assez anxiogène, voire déprimant, pour des enfants, non ?

Il faut dire aux jeunes qu'espérer, cela ne suffit pas : il faut se concentrer sur les solutions. Si on change notre façon de vivre, on peut encore créer un monde où l'air est respirable, où l'eau de la mer est propre, où l'on ne tue plus des animaux, des poissons... On a détruit environ 50 % des animaux sur la terre, et combien d'arbres chaque jour ? Mais on peut arrêter cela si on veut. Et il faut leur dire que les arbres pousseront encore et que les poissons peuvent revenir.

Enfant, vous n'aimiez pas trop lire et vous êtes devenu prof, puis écrivain. Quels conseils donneriez-vous aux parents pour faire aimer les livres ?

Il faut lire aux enfants les livres qu'on aime beaucoup, et les lire avec passion. Quand j'étais petit, ma mère nous lisait chaque soir, à mon frère et moi, pendant dix minutes, une histoire. Et ces quelques minutes étaient précieuses : premièrement, parce que ma mère était là, seule avec nous, et deuxièmement, elle lisait les livres qu'elle adorait, et parce qu'elle les adorait, moi, enfant, je les aimais beaucoup. Quand je suis devenu prof dans une école primaire, j'ai gardé cette idée : je ne lisais que les livres que moi j'adorais ! Je voulais que les enfants sachent que Monsieur Morpurgo croit à l'histoire parce qu'il a les larmes aux yeux... Ce n'est pas simplement une leçon. Le problème, à l'école, en France ou en Angleterre, c'est qu'on utilise les livres pour faire des tests. J'ai toujours trouvé ça difficile, parce que tu ne peux pas rêver pendant l'histoire ! Tu sais qu'il y a des questions qui vont suivre. Les histoires étaient devenues pour moi comme une sorte de menace. Je pense qu'il ne faut pas menacer les jeunes, c'est très important. C'est une idée inventée par l'institution d'utiliser des histoires pour apprendre et noter ; plus tard, oui, à l'université, on peut analyser des pièces de Shakespeare. Mais, au commencement, ce qui est important, c'est que l'enfant aime lire.

par Émilie Trevert

(Le Point - Publié le 04 novembre 2019)

<https://www.lepoint.fr>